

EUGÈNE DURIF

L'âme à l'envers

roman

ACTES SUD

*À Patrick Fiore, et au livre que nous
n'avons pas eu le temps d'écrire ensemble
et auquel je pense si souvent...*

*À Anne Torrès, à nos lectures croi-
sées, sa voix, son rire, et toutes ces paro-
les entre nous qui me manquent.*

*L'amour, c'est que Tu sois pour moi le
couteau avec lequel je fouille en moi.*

FRANZ KAFKA,
Lettres à Milena, 1952.

LE SALOON DU DÉSERT

Sur un banc du centre commercial, une fille au regard vide tresse un scoubidou bleu. Je relève la tête. C'est le matin, un matin d'automne. Le ciel est hésitant, un peu gris.

Sur un escalator, un vieil homme, tête recouverte d'un foulard, murmure, tel un aède, les odes arrêtées à la gorge.

À mon doigt, la tête de mort de cette bague qu'Elma m'avait offerte rit de toutes ses dents.

Peut-être n'étais-je pas assez debout pour qu'elle puisse s'appuyer contre moi ! Un soir, j'ai suivi une femme dans la rue, longtemps... Elle avait ses cheveux.

J'avais peur qu'elle se retourne, et découvrir qu'elle n'avait que ses cheveux.

Dans le centre commercial, près de grands pots de plantes plastique trop vertes, il y a ces deux hommes que je vois, tous les jours, depuis que j'habite le quartier de cette ville de banlieue. L'un jeune et chevelu, avec des allures de celui qui n'est pas tout à fait encore SDF mais déjà n'est plus dans le même monde que les autres. Son compagnon, chauve, avec une casquette posée sur la tête, d'autant plus étrange qu'il passe ses journées là puis est rejoint le

soir par une femme et un bébé, le sien sans doute, et qu'il quitte le centre commercial avec eux, laissant son comparse du jour assis sur un petit banc. On pouvait donc réintégrer une vie familiale assez normale après une journée d'attente en compagnie d'un ami si singulier, dont l'apparence se dégrade un peu plus chaque jour. Toute la journée, assis et parfois se levant tous deux, longtemps immobiles et silencieux près des plantes plastique, puis faisant les cent pas ou allant acheter de l'eau ou une sous-marque de Coca-Cola au petit magasin chinois du centre commercial. J'avais voulu à un moment les photographier, je n'avais jamais osé leur demander ni le faire en douce... J'essayais souvent de trouver des histoires qui pouvaient leur correspondre... J'en imaginais... Et les lieux où ils s'en allaient, leur ailleurs à tous deux. Une photo n'est rien sans l'histoire qu'elle fait naître. Et à moi, à qui il ne reste que les images, quelle histoire me prêterait-on ?

Tous les matins, mes pas me portent vers le Couscous kabyle, autrement appelé le Saloon du Désert.

Un lieu rassurant, quoique assez insolite. Entre décorations typiques western, porte d'entrée en bois à double battant, roues de diligence au mur en vrai faux ancien, et objets exotiques genre vase bleu cobalt de Fès... Rien ne manque à l'inventaire... Le patron, Ahmed, me salue d'un sourire. Il m'apporte un café, je m'assieds toujours à la même place. Table et banquette dans un recoin discret.

On y venait ensemble, quasi quotidiennement, avec Elma. L'autre jour, il m'a demandé, un peu gêné, si elle allait bien.

Au fond du café, une télé diffuse des clips que personne ne semble suivre ; très souvent il n'y a même

pas le son. Aujourd'hui gangsta rap, mecs bodybuil-
dés chaînes dorées bling-bling et lunettes noires, filles
peroxydées en string tout en tressautements mam-
maires et fessiers. Un monde où les rapports des
hommes et des femmes semblent posés de façon tout
ce qu'il y a de plus simple... Accoudés au bar, les
habitués, les piliers sont là, entre propos de comp-
toir et lecture assidue du *Parisien*. On se fait un petit
signe de la tête. Rassurant! Quand on venait tous les
deux, ils mataient Elma, étonnés, les premières fois,
qu'elle soit en ma compagnie. Après, ils s'étaient habi-
tués, on commençait à faire partie de leur paysage.
Je reste longtemps à boire mon café en regardant à
l'extérieur, tout ce qui bouge, s'en va, s'enfuit. Il va fal-
loir que je m'y fasse, temps d'attente et de silence.
Cela ne fait que commencer. Pour l'instant, faire en
sorte que les larmes ne se remettent pas à couler. Aller
se cacher dans les toilettes si je veux chialer. Tatoué
d'elle, voilà, je suis tatoué d'elle, mais c'est sous la
peau et c'est pire. Dans la rue, un garçon a pris une
fille par les épaules et ils ont ri tous les deux. Des ges-
tes de tendresse comme autant de coups de couteau.

Un jour, un enfant s'était arrêté, il avait fixé Elma
et avait dit qu'elle ressemblait à la fois à la lune et à
un ange. Je m'étais dit qu'on ne pouvait trouver plus
juste portrait d'elle.

Au Saloon du Désert, je me sens presque rassuré.
Tout autour, les paumés, mes semblables, mes frères.
Chacun bien fermé sur sa petite douleur à lui, à rester
bien silencieux, ou à parler fort et proférer de belles
et sonores insanités. J'aurais pu dire à Ahmed qu'elle
était partie en voyage, ce qui d'une certaine façon
n'est pas faux. Je ne lui ai, en rien, montré combien
sa question me faisait mal.

Un petit vieux, un des habitués, en a toujours une bonne à raconter. Vous savez que Jésus-Christ aimait les animaux? Ah non, pourquoi ça? Parce qu'il est descendu par minou, oui par minou, parmi nous si tu préfères, ah, il faut tout leur expliquer.

Un autre enchaîne : Eh bien moi, voyez-vous, j'ai travaillé à Vire, et j'ai été viré, on m'a proposé autre chose à Limoges, j'ai été limogé. Pareil à Lourdes où j'ai été lourdé, là on vient de me proposer un boulot à Castres, mais je ne sais pas si je vais accepter, j'hésite... J'hésite... Tiens, on se prend la petite fuyarde, la der des ders et après, on ne se connaît plus...

Moi, bercé de ces voix, de ces histoires, je feuillette vaguement *Le Parisien*, et relis les SMS : *Je serais bien allée prendre un café avec toi. Mille tendresses. C'est dimanche. Chaque jour, c'était comme un dimanche.*

Je garde ses SMS. Ils sont là avec leurs débuts de phrases, bien rangés dans la messagerie de mon téléphone portable. Est-ce qu'il y aura assez de mémoire? Un journal où l'on n'a même pas à tourner les pages. Il y a ceux des temps heureux où tout était prétexte à dire à l'autre la douceur de l'aimer, ces poèmes mal écrits, à toute vitesse, dans le déchirement de se quitter pour une heure, pour un jour, ces mots à la hâte, où rétrospectivement on se rend compte que l'on ne pouvait trouver plus juste formulation. Que l'on ne pourrait plus... Petites pépites à l'état brut, il faudrait s'échiner longtemps pour retrouver cette vérité de l'instant. Je les relis, furtivement parfois.

Après, il y a toutes les réponses se voulant raisonnables qu'elle tentait d'apporter aux messages désespérés que je lui envoyais quand nous nous sommes séparés, ces messages d'elle ponctués d'un "douce nuit",

non sans un certain humour dont je ne suis pas sûr qu'il soit conscient.

Le rejet a fait revenir d'un coup toutes les terreurs enfantines de l'abandon. Un grand couloir où je cherche celle que je voudrais aimer totalement, celle qui ne peut m'aimer. Et ma main vient frapper à une porte qui jamais ne s'ouvre. Chaque rupture renouvelle l'abandon, ravive tous les abandons. À fleur de peau, dans la pensée du pire.

Et les messages reçus maintenant, pleins de culpabilité, de souvenirs d'amour, comme si elle voulait à tout prix maintenir un lien. Maintenant qu'elle est si loin. À Liant-sur-Yon. Mais qu'est-ce qu'elle peut donc bien foutre à Liant-sur-Yon ?

On passe si facilement de Tristan et Iseult aux claquements de portes de la comédie bourgeoise. Amours argentiques d'un vieux Tristan. Dans un rêve, j'essayais de prendre des clichés d'elle (c'était le mot qui revenait), elle était devenue le spectre d'Iseult qui se dérobait à mon regard, d'elle je ne voyais plus que ses longs cheveux si blancs maintenant.

J'avais envie de lui écrire :

*Je voudrais te retrouver, te serrer dans mes bras.
Contre moi, que nous ne fassions plus qu'un,
que cette étreinte de nos corps et de nos âmes
ne connaisse jamais de fin.*

Je me répétais tout bas des poèmes, semblable à un ado qui s'identifie à tous les mots d'amour qui ont été dits ou écrits. De celui de Desnos *J'ai tant rêvé de toi* au dernier texte de Maïakovski, et son "bateau de l'amour de la vie brisé contre les rochers du quotidien". Ils me revenaient de loin, ces poèmes qui

m'avaient donné le désir d'aimer, de cet amour fou, absolu, total dont j'avais toujours et tant attendu la venue...

J'ai lu un jour qu'Essenine écrivit un texte avec son sang. Le sang a séché. Quelle trace encore de ce sang dans ce qui est écrit? Reste un poème, après tout un poème comme un autre. De la rhétorique chantonneuse. Est-ce que tout ce qui est juste et nous touche ne pourrait naître que de la souffrance? L'amour serait donc toujours malheureux, serait donc le toujours déjà enfui, ce que l'on n'a pas eu le temps de serrer contre soi, ce que l'on n'a pas eu le temps de toucher ou même de frôler. Avec tout ça, je suis passé à côté de tout, me contemplant dans les postures apprêtées du malheur. Et là, aujourd'hui au Saloon du Désert, je suis assis à la table du fond, toujours la même, et je macère dans la nostalgie, dans le souvenir de tous ces minuscules instants du quotidien où nous étions deux.

Tu crois qu'il y aura toujours une place pour moi dans ta vie, malgré tout ce que je t'ai fait? Comment répondre à sa question, moi l'errant zombie couleur fleur bleue, un rien pathétique pour être objectif, dès que j'essaie de me voir de l'extérieur, tentant de ne plus l'aimer, tentant de me dire qu'il faudrait que je fasse d'autres rencontres, le cœur n'y est pas, n'y est plus ou y est trop. Moi, qui l'aime toujours, qu'est-ce que je peux faire? Moi qui reste collé aux images, je n'ai même plus le regard en maraude. Ou alors à l'affût des signes, les plus dérisoires, ceux qui toujours me ramènent à elle. Dans la position intenable de celui qui voudrait amener l'autre à lui parler, lui parler enfin et ne plus être dans cet évitement systématique, entre phrases ampoulées et formules sucrées, écœurantes de gentillesse, un refus feutré et

soft de tout ce qui pourrait nous amener à parler de façon un peu authentique de ce qui se passe ou ne se passe plus entre nous.

“Je n’aime pas les gens déprimés, les gens qui se laissent facilement abattre, m’avait dit un jour une amie, car ce n’est pas sexy...” Elle avait sans doute raison... c’était impitoyable, mais imparable... En plein dans l’époque... il faut savoir se ranger à ce qu’il y a d’injuste dans l’absence de désir de l’autre. Ne pas s’en prendre aux cieux, ni au destin, ni à l’autre qui, souvent dans ces cas-là, n’a pas trop envie d’épiloguer mais bien de s’éloigner avec le plus de discrétion possible, pas trop fier, se rendant compte, tout autant que vous, que c’est injustifiable, mais qu’il ne peut pas en être autrement. Rien à faire. Rien à y faire. Face à cela aucun argument qui tienne.

Elle avait toute une pensée de la dépression cette amie, j’aurais dû l’écouter plus tôt et mieux. Selon elle, on signifiait ainsi aux autres, à l’autre, qu’ils ne vous aimait pas comme vous auriez voulu ou dû être aimé. Et que de toute façon vous ne pouviez être aimé d’eux, vous les placiez d’avance à l’écart, hors jeu. Toutes les conditions de possibilités de l’échec, vous les mettiez ainsi savamment et plus ou moins consciemment en place. Manière de dire, votre jugement compte moins que le mien, je sais que je ne suis pas grand-chose. Ne faites pas semblant, ne faites pas d’efforts. JE NE VAUX RIEN (ce qui est une autre façon de dire je suis tout). Elle voyait dans la dépression, avant tout, une agression contre soi-même et par là même contre les autres. Je ne pouvais me résoudre complètement à accepter cette logique. Mais je devais bien avouer que ce n’était peut-être pas tout à fait faux.